

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

Pierre Renaud avait poussé le grand fauteuil de son maître auprès d'une fenêtre ouverte par laquelle le regard plongeait sur l'avenue d'ormes séculaires qui conduisait du château à la grille du parc, s'ouvrant sur la route du village dont on apercevait au loin les toits de briques rouges, à demi noyés dans la brume.

Emmanuel d'Areynes, ayant obtenu du médecin l'autorisation de fumer un cigare, le dégustait avec une lenteur voulue, afin de prolonger le plaisir, et soufflait de temps en temps par la fenêtre de bleuâtres bouffées de vapeur formant des spirales de plus en plus larges, jusqu'au moment où elles allaient se perdre dans l'espace.

Le convalescent suivait d'un œil distrait ces transformations successives, puis son regard anxieux interrogeait les profondeurs de la grande avenue, en face de laquelle il était assis.

Tout à coup ce regard se fixa sur quelque chose d'indéterminé, mais de sombre et de mobile, qui lui apparaissait à l'extrémité de l'avenue, non loin de la grille.

Il se pencha en avant pour essayer de distinguer mieux.

Mais la récente paralysie avait affaibli sa vue naguère si perçante ; il lui fut impossible de se rendre compte de la nature des points sombres qui venaient d'attirer son attention.

— Pierre... fit-il, en rappelant son valet de chambre qui mettait de l'ordre dans la pièce où ils se trouvaient.

— Monsieur le comte ? demanda la domestique en accourant auprès de son maître.

— Tu as toujours tes yeux de vingt ans... regarde dans l'avenue, tout au bout, près de la grille... Que vois-tu ?

Pierre Renaud se pencha sur la barre d'appui de la croisée et tourna ses yeux vers le point indiqué.

— Eh bien ? reprit M. d'Areynes.

— Monsieur le comte, je vois trois ombres...

— Trois ombres !

— C'est-à-dire trois hommes... Ils viennent par ici et marchent d'un bon pas...

Soudain le valet de chambre tressaillit violemment.

— Monsieur le comte, s'écria-t-il avec un tremblement dans la voix, il me semble bien que je distingue un costume ecclésiastique !...

— Un ecclésiastique ! bégaya le comte secoué par une indicible émotion. Mais alors c'est mon neveu ! C'est Raoul d'Areynes !

— Oui... oui... monsieur le comte, c'est bien lui ! J'en suis sûr à présent ! Raymond et le Dr. Pertuiset l'accompagnent.

Le convalescent, d'un mouvement brusque, se dressa sans aide.

On eût dit que l'arrivée du vicaire de Saint-Ambroise venait de de lui rendre toute sa vigueur.

— Lui !... Lui !... reprit-il avec des larmes dans la voix, lui ! Mon cher Raoul ! mon cher enfant !... Enfin ! je vais donc le voir ! Ah ! que béni soit Dieu qui m'a laissé vivre assez longtemps pour l'embrasser !...

— Calmez-vous, monsieur le comte, je vous en supplie !... dit Pierre Renaud effrayé de l'exaltation de son maître, qu'il prit dans ses bras, le forçant à se rasseoir.

— N'oubliez pas les recommandations de M. le docteur... Une émotion trop vive peut vous être funeste...

— Oh ! pas celle-là !... pas celle-là ! répliqua le convalescent. Elle ne peut que me fortifier, je le sens !... La joie fait vivre !

Quelques instants s'écoulèrent, puis Pierre Renaud courut à la porte de la chambre et l'ouvrit.

On entendit des pas rapides résonner sur les dalles du vestibule et dans l'escalier.

— Venez ! venez, monsieur Raoul ! cria Pierre Renaud, venez vite !...

Les pas se rapprochèrent et l'abbé d'Areynes, couvert de poussière, haletant, épuisé, parut, suivi de Raymond Schloss et du Dr. Pertuiset.

Le comte Emmanuel, se dressant de nouveau, ouvrit ses bras au jeune prêtre.

Raoul s'y précipita et pendant une minute les deux hommes, suffoqués par la joie et par l'émotion, se tinrent embrassés étroitement.

Ce fut le vieux gentilhomme qui, le premier, rompit le silence.

— Mon enfant, mon cher enfant, dit-il au milieu des sanglots qui soulevaient sa poitrine, que je suis heureux ! que je suis heureux !...

Ah ! mon cher Raoul, mon bien-aimé fils, c'est un miracle sais-tu, un vrai miracle, si tu me revois ! Nous pouvons en remercier tous deux le bon Dieu et mon vieil ami Pertuiset !

Le docteur fit entendre une sorte de grognement pour dissimuler l'attendrissement qui s'emparait de lui et mouillait ses yeux.

— Il y a quelqu'un encore qu'il faut remercier, mon cher comte, et qui le mérite mieux que moi... dit-il ensuite d'une voix mal affermie. C'est un brave Raymond Schloss...

Emmanuel d'Areynes tendit ses mains au garde général.

— Merci, mon bon Schloss ! fit-il. Merci de tout mon cœur ! Je savais bien que je pouvais compter sur toi !...

Raymond de son côté ne pouvait contenir les larmes qui l'étouffaient.

Il était si heureux, le brave Lorrain, si heureux d'avoir mené à bien sa difficile entreprise et donné ce suprême bonheur à son maître.

Le comte Emmanuel sanglotait.

— Voyons, voyons reprit le docteur qui voulait mettre fin à l'attendrissement général et au sien propre tâchons de redevenir un peu plus calmes que cela, saprelotte ! N'oubliez pas que vous devez, cher comte, par ordonnance du médecin, éviter toute surexcitation, et songeons que nos deux voyageurs ont fourni, à pied, une traite de quinze lieues aujourd'hui, et que depuis ce matin, à huit heures, ils ne se sont rien mis sous la dent !...

— Pauvres amis ! murmura M. d'Areynes.

— Je cours donner des ordres pour qu'on dresse le couvert dit Jean Renaud.

Et il sortit en toute hâte.

Au bout d'un quart d'heure le vicaire de Saint-Ambroise, le comte Emmanuel, Raymond Schloss et le docteur Pertuiset se trouvaient attablés devant un repas improvisé rapidement, et tout en donnant satisfaction aux besoins impérieux de l'estomac, le jeune prêtre racontait à son oncle les épisodes de son voyage à travers les lignes allemandes, et lui faisait connaître les armements de Paris et les préparatifs de défense.

Le convalescent semblait avoir recouvré toutes ses forces.

Néanmoins, comme la conversation avait été longue, et qu'il craignait la fatigue pour M. d'Areynes, le docteur donna le signal de la séparation.

— Assez causé pour ce soir, mon cher comte ! fit-il. Vous avez besoin de repos et je crois que l'abbé et Raymond n'en ont pas moins besoin que vous... Remettons à demain de plus amples détails et les affaires sérieuses ! Votre neveu est ici pour plusieurs jours... vous aurez donc tout le temps de jouir de sa présence... levons le siège et que chacun aille se coucher ! La faculté l'ordonne !... Je reviendrai demain matin...

Le vicaire de Saint-Ambroise embrassa son oncle, et Pierre Renaud le conduisit à la chambre qu'il avait habitée dans son enfance et qu'il occupait toujours lors de ses visites au château.

Raymond partit en compagnie du Dr. Pertuiset et se rendit au petit pavillon situé dans le parc et qui lui servait de résidence.

Emmanuel d'Areynes s'endormit bientôt en pensant à son cher neveu.

Le lendemain, après le déjeuner auquel le médecin avait pris part, nos trois personnages se trouvaient réunis dans la chambre du convalescent.

— Nous avons à causer dit le comte à l'abbé d'Areynes et je désire que mon vieil ami soit présent à notre entretien...

— Je suis à vos ordres, mon oncle répliqua le vicaire de Saint-Ambroise disposez de moi...

Et il attendit.

XVI

Le comte Emmanuel resta pendant quelques secondes pensif et recueilli, puis relevant lentement sa tête inclinée sur sa poitrine, il commença :

— J'ai soixante et quinze ans... Je suis tout à fait au bout de ma carrière...

L'abbé d'Areynes fit un geste de protestation et voulut parler.

Son oncle ne lui en laissa pas le temps et poursuivit avec un sourire.